

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 33

Artikel: On vin que laissè à désirâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194429>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Adolphe qui eut la réputation du plus grand veinard de l'arrondissement. D'ailleurs il en convenait lui-même avec modestie.

— Il est fâcheux, dit le maire, que de pareilles actions restent sans récompense.

Mais toutes les recherches pour retrouver les deux inconnus qui avaient deux fois sauvé la vie à Adolphe demeurèrent infructueuses.

Adolphe, cependant, y gagna en considération. On se le montrait et on parlait de lui avec envie. Les journaux du département citaient son nom à l'occasion comme celui d'un bon citoyen.

Le 14 juillet de l'année suivante, il reçut la visite du maire de sa commune.

— Mon cher administré, lui dit ce magistrat, M. le préfet a pensé, et c'est également mon opinion, qu'il serait d'un mauvais exemple de ne pas consacrer solennellement le souvenir des deux actes héroïques dont vous avez été l'objet. C'est décourager la vertu que de ne pas récompenser de tels dévouements. Comme nous ne pouvons retrouver vos deux sauveurs, M. le préfet a décidé qu'une médaille de sauvetage vous serait décernée à vous, car enfin il est nécessaire de décerner une médaille de sauvetage pour ce double acte de courage et, sans vous, il est clair qu'il ne se serait pas produit. Acceptez-la donc, car, à défaut des autres, c'est vous qui la méritez.

Adolphe s'inclina. Il y eut un banquet, on porta des toasts à sa bravoure; peu à peu les détails de cette affaire rentrèrent dans l'ombre et on finit par regarder, dans tout le pays, Adolphe comme un héros.

Le mari de Suzelle.

II

Suzelle était la meilleure fille que l'on pût rencontrer à dix lieues à la ronde. Propre, économe, travailleuse, elle n'avait toujours eu que des amis, par cela sage comme pas une.

Ah! certes, les commères malveillantes n'avaient pas beau jeu avec elle, car il n'y avait pas à dire, c'était une fille parfaite, on ne lui connaissait pas de défaut, mais pas ça, et les bonnes langues de l'endroit, pour mieux affirmer la chose, joignaient la mimique aux paroles et faisaient claquer la corne de leur ongle sur l'ambre de leurs dents.

Aussi fut-elle de bonne heure recherchée en mariage, et elle avait à peine quinze ans que les épouseurs courtoisaient déjà son père, un vieux terrien entêté, qui avait gagné ses quatre sous à piocher « la mère-nourrice, » comme il le disait, et qui entendait bien ne marier sa fille qu'à un solide paysan comme lui.

Malheureusement pour ses plans, le bonhomme avait fait donner à Suzelle un brin d'instruction; aussi l'enfant ne partageait-elle guère les idées de son père; elle ne le con-

trariait jamais sur ses manies, mais elle se promettait bien de rester fille ou d'épouser l'homme de son choix.

Or ses rêves s'en étaient allés tout droit à Frantz Vogel, un ébéniste qui travaillait à la ville et qu'elle admirait fort les jours de fêtes, quand, sanglé dans son veston des dimanches, il venait rendre visite à sa mère. Un beau garçon, en vérité, et Suzelle n'avait point mauvais goût.

De plus, un brave enfant qui adorait sa mère et qui la dorlottait de son mieux. On le disait habile dans son métier et ne boudant pas à la besogne.

— Un rude lapin pour le coup de collier que le gars de Suzelle, disaient ses camarades.

Dame, pour tout avouer, un brin noceur après le travail et la bonne paie; mais cela pas souvent, une petite fugue par ci par là et Frantz en avait pour six mois à être sage et rangé.

Il eut bientôt fait de remarquer Suzelle, il en entendait tomber toutes sortes de louanges, elle lui plut, et ma foi, un beau jour, qu'il la rencontra seule près de sa mère, il ne se gêna pas pour lui dire ce qu'il avait sur le cœur. La Suzelle, toute rouge de plaisir, l'écoutait attendrie, et alla lui avouer ingénument qu'elle éprouvait à son endroit des sentiments tout semblables.

Frantz voulait tout de suite aller la demander à son père, mais la jeune fille l'en empêcha, en lui disant tristement :

— Hélas! j'ai très peur que mon père ne consente jamais à notre union, il ne veut pour gendre qu'un homme comme lui; il vous traiterait de muscadin, vos mains ne sont pas assez terreuses, vous ne sauriez comprendre la joie de planter et de voir venir des pommes de terre ou des carottes; donc, vous n'êtes bon à rien. A part cette lubie, mon père est très bon, ajouta la jeune fille, il m'aime beaucoup à sa manière; c'est lui qui m'a élevée, ma mère étant morte quand j'avais à peine deux ans. Je ne veux donc pas lui faire de chagrin en me mariant malgré lui. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de me réserver pour vous, et d'attendre, libre, que mon père revienne à des idées meilleures.

Frantz revit souvent Suzelle, il l'aimait de plus en plus et enrageait de ne pouvoir la prendre pour femme. Il avait vainement parlé au vieux cultivateur.

— Ta, ta, ta, ta, mon jeune ami, avait répondu le bonhomme, apprenez d'abord à sarcher, à biner, à labourer, achetez un lopin de terre, soyez un vrai paysan et revenez alors me trouver, je vous dirai ce que je pense de vous.

Frantz en demeura désespéré et sortit en envoyant à tous les diables le vieil entêté.

Néanmoins, comme son amour augmentait avec les difficultés qu'il éprouvait pour posséder celle qu'il aimait, il n'en persista pas moins dans ses idées d'épousailles, et dès lors commença pour les deux jeunes gens cette douce période qui précède le mariage et qui en est peut-être la meilleure.

Chaque dimanche, ils se voyaient tantôt ici, tantôt là, trouvant mille ruses pour se rencontrer, et c'étaient des poignées de mains, des protestations à n'en plus finir, serments d'amour, hélas! que l'on jure éternels, et qui durent un jour.

Leur attente fut pourtant abrégée par un accident; le père de Suzelle tomba d'une meule de foin, si malheureusement, qu'on le releva demi-mort.

Il ne reprit pas connaissance et mourut dans la nuit.

Suzelle pleura son père sincèrement, mais comme les plus grosses douleurs se cicatrisent avec le temps, quelques mois après elle épousait Frantz, sans bruit, sans fracas, comme il convenait à une fille encore en deuil.

Elle avait une petite fortune, consistant dans la maison paternelle et dans quelques terres avoisinantes.

Comme Frantz avait un bon état et qu'il l'exerçait à la ville voisine, ils louèrent le petit bien et allèrent s'installer tout près de l'atelier où le jeune homme travaillait.

Là, ils vécurent tous deux les plus belles années de leur vie; ils s'adoraient, une bonne aisance leur permettait de ne point avoir souci du lendemain, aussi ne songeaient-ils qu'à s'aimer. Une grosse fillette vint ajouter à leur bonheur; un an après, un beau garçon faisait son entrée dans le monde, au grand ravissement du papa qui ne se sentait plus de joie.

Trois ans s'envolèrent ainsi, laissant les jeunes époux aussi épris qu'au premier jour. Puis, tout à coup, Frantz se déranger, lui si sobre, si travailleur, se mit à fréquenter les cafés et à délaisser l'atelier; tout d'abord cela arriva rarement, tous les quinze jours.

La douce Suzelle n'y fit pas attention.

— Bah! il faut bien qu'il s'amuse.

Mais ses escapades se firent plus fréquentes, puis peu à peu elles devinrent journalières.

La paix du ménage fut finie, Suzelle essaya de tendres remontrances, elle pleura, supplia vainement; peu à peu, la gêne entra dans la maison.

(La fin au prochain numéro.)

On vin que laissè à désirâ.

On marchand dè vin, qu'ein veindâi pè petits bossatons po lè fénésions et lè messons, ein fasâi agottâ à n'on pàysan qu'ein volliâvè atsetâ. Ma fâi y'avâi onna balla reintse dè bosssets pè la câva; y'ein avâi dè totès lè sortès : dè l'Hongrie, dâo pique-poule, dè l'Etalie, et dâo nouïtro, soi-disant.

— Coumeint trovâ-vo césiquie? fâ lo marchand ein traiseint on verro à ne n'ovâlo et ein lo teindeint âo pàysan.

L'autro lo met contrè la tsandâla po vairè la couleu qu'étâi prâo galèza; mâ, à la premire golâie ye fe la potta et répond : « Mâ fâi, po derè la vretâ : Vouâi-quie! »

— Ye sé bin, se repond lo marchand, que ne vaut pas dâo Mont, ni dâo Tartegnein et ni dâo Vinzet; mâ vo z'assuro qu'ein medzeint l'est bo et bon.

— Ein medzeint, fâ lo pàysan, ne dio pas! mâ ein bévesseint! l'est on autro affèrè.

Et l'ont essiï on autro bossset.